



« Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire. »

(Lénine, 1902, *Que faire ?*)

## Les dossiers du PCMLM Rabelais, figure averroïste



## Table des matières

1. La signification de Gargantua .....	3
I.Un contenu réel qui est masqué .....	3
2.Où est Aristote ? .....	4
2. La question du corps .....	6
III. La mise en avant du corps par le médecin Rabelais .....	6
IV. Cause et conséquence : encore Aristote .....	7
3. Une complète remise en cause de la religion .....	8
V.Un question de vocabulaire .....	8
VI.Un offensive contre la religion .....	9
4. Toucher les masses par la vie quotidienne matérielle .....	10
VII. Le but : toucher le peuple .....	10
VIII. La lecture bourgeoise d'une œuvre « carnavalesque » .....	11
5. La connaissance et la logique universelle .....	13
IX. La recherche d'une science logique (avec l'analogie d'Aristote en toile de fond) .....	13
10.La recherche de la connaissance universelle .....	14
6. Un quasi protestantisme .....	15
11.Le « bon moine » .....	15
12.Rabelais le quasi « protestant » .....	16
7. L'averroïsme politique .....	17
11.Le luxe aristocratique .....	17
XII. Des citoyens aristocratiques .....	18
8. La morale d'une nouvelle époque .....	19

## 1. La signification de Gargantua

Rabelais est avec Montaigne la grande figure de l'humanisme français. Il joue un rôle très important dans l'affirmation des valeurs progressistes de la Renaissance en France. Voyons déjà comment il présente Gargantua, qui a une signification profonde...

### I. Un contenu réel qui est masqué

De fait, l'ouvrage s'appelle non pas simplement *Gargantua*, mais *La vie très horridique du grand Gargantua*. L'adresse au lecteur explique immédiatement que « rire est le propre de l'homme » : le ton est donné, la dimension loufoque est mise en avant comme étant la clef.

Le sous-titre de l'œuvre en rajoute d'ailleurs dans le genre ; on y lit donc à côté du titre :

« La vie très horridique du grand  
Gargantua

père de Pantagruel

Jadis composée par M. Alcofribas

abstracteur de quinte essence

Livre plein de Pantagruélisme »

Seulement, nous ne savons pas ce qu'est le pantagruélisme. Et nous n'avons aucune raison de penser raisonnablement que l'ouvrage s'adresse, comme dit dans le prologue, aux « buveurs » et aux « vérolés. »

Et justement si l'on regarde le prologue plus attentivement, on voit qu'il y est annoncé de manière ouverte que l'ouvrage a un contenu masqué. Il y est expliqué que des choses ont une apparence frivole ou ridicule, mais que leur contenu est très utile !

On l'aura compris, c'est le cas pour *La vie très horridique du grand Gargantua*. Voici donc le prologue (c'est nous qui soulignons) :

« Buveurs très illustres et vous très précieux vérolés, car c'est à vous que je dédie mes écrits et non à personne d'autre, Alcibiade, ou le dialogue de Platon intitulé le Banquet, louant son précepteur Socrate, qui est sans controverse le Prince des philosophes, dit entre autres mots qu'il est semblable à Silènes.

Silènes était jadis de petites boîtes, que nous voyons aujourd'hui présentes dans la boutique des apothicaires, peintes au dessus de joyeuses et frivoles figures, comme les harpies, les satyres, les oisons bridés, les lièvres cornus, les canes bâties, les boucs volants, les cerfs limoniers et autres figures ou images peintes à plaisir pour exciter le monde à rire. (comme le fut Silène, maître du bon Bacchus): mais au dedans, on y tenait de fins remèdes comme les baumes, l'ambre gris, l'amomon, le musc, la civette, les pierreries, et autres choses précieuses.

Aussi précieux que l'on disait être Socrate, parce que le voyant d'apparence extérieure, et l'estimant par cette apparence, vous n'en auriez donné une pelure d'oignon, tant il était laid de corps et ridicule de son maintien, le nez pointu, le regard d'un taureau, le visage d'un fou, simple de manières et ridicule de maintien, pauvre de bien, infortuné avec les femmes, inapte à tous offices de la République, toujours riant, toujours buvant d'autant avec l'un ou avec l'autre, toujours se réjouissant, toujours dissimulant son divin savoir, mais ouvrant cette boîte, vous auriez alors trouvé une céleste et appréciable drogue. »

*La vie très horridique du grand Gargantua* est donc bien plus qu'une histoire faite pour amuser, même si elle se présente ainsi. Rabelais finit le prologue en disant justement que :

« C'est pourquoi il faut ouvrir le livre et soigneusement peser ce qui s'en dégage. Alors vous constaterez (comprenez) que la drogue qui y est contenue et de bien d'autre valeur que ce qu'en promettait la boîte, c'est à dire que les matières qui y sont traitées ne sont pas aussi fantaisistes que le titre l'annonçait. »

Les derniers mots sont d'ailleurs la métaphore de l'os, qu'il faut rompre pour pouvoir sucer la « substantifique moelle. »

## II. Où est Aristote ?

Dès le début, Rabelais cite de très nombreux auteurs de l'antiquité gréco-romaine. Mais il ne cite pas Aristote. Il va même plus loin, en faisant de Socrate le « prince des philosophes », notamment pour avoir été le précepteur de Platon.

Or, la question qui tourmente les personnes s'intéressant à la philosophie n'est pas l'apport de Socrate, voire même pas de Platon, mais bien d'Aristote. Socrate n'a rien écrit, Platon a écrit ce que Socrate a dit tout en ajoutant des choses, mais c'est Aristote qui a été considéré comme le plus grand, et même chez ceux appréciant Platon, puisque les contradictions entre les deux n'étaient pas apparentes à l'époque, en raison de textes diffusés avec des noms d'auteurs erronés.

Rabelais parle pourtant bien d'Aristote, quelques pages plus loin. Il attribue même à Aristote l'enseignement à déchiffrer, à lire entre les lignes. Or, Aristote n'a jamais fait un tel enseignement, même s'il est possible que certaines de ses œuvres aient été réservées à ses disciples. En tout cas, une telle démarche est celle de l'averroïsme, et celle du prologue de « La vie très horrible du grand Gargantua. »

Voici ce que dit Rabelais :

« On y trouva la généalogie en question, écrite non pas sur du papier, du parchemin ou de la cire, mais sur de l'écorce d'ormeau, rédigée tout du long en

lettres de chancellerie, mais tellement altérées par le temps que c'est à peine si on pouvait en reconnaître trois de suite.

Bien que je ne sois pas qualifié, on fit appel à moi et, appliquant à grand renfort de besicles l'art de lire les lettres non apparentes tel que l'enseigne Aristote, je la transcrivis, comme vous pourrez le voir en pantagruélisant, c'est-à-dire en buvant tout votre saoul et en lisant les horribles exploits de Pantagruel. »

Et justement, plus loin dans l'œuvre, on a un passage très important où Rabelais se revendique ouvertement d'Aristote.

Le père de Gargantua explique en effet quelque chose au sujet de l'éducation d'Alexandre (le grand), et il fait une analogie – chose typique d'Aristote – avec son propre fils.

De la même manière qu'Alexandre le grand a été éduqué par Aristote, donc, le père de Gargantua veut un équivalent pour son fils.

Mais ce n'est pas tout ! Il y a également d'expressément formulé le principe aristotélicien – averroïste de l'intellect divin, qui vient se poser sur les esprits.

Le père de Gargantua explique même que l'intelligence de son fils « participe » à l'intellect, ce qui est un concept totalement conforme à l'interprétation faite des enseignements d'Aristote à l'époque (on sait désormais que le terme « participation » n'est pas d'Aristote, mais de Plotin, l'averroïsme fusionnant, de manière erronée, les deux).

Il est même dit – cerise philosophique sur le gâteau averroïste – qu'en suivant cet intellect divin, son fils, Gargantua, peut atteindre « un souverain degré de sagesse. »

Cela est absolument conforme à l'averroïsme, qui affirme que le bonheur est la sage contemplation de la réalité du monde telle qu'elle est exprimée par l'intellect (c'est-à-dire, pour nous, le reflet dans la matière grise du mouvement de la matière éternelle).

Voici ce qu'on lit :

« Après avoir entendu ces propos, le bonhomme Grandgousier fut saisi d'admiration en considérant le génie et la merveilleuse intelligence de son fils Gargantua.

Il dit à ses gouvernantes:

"Philippe, roi de Macédoine, découvrit le bon sens de son fils Alexandre en le voyant diriger un cheval avec dextérité: ce cheval était si terrible et indomptable que nul n'osait le monter parce qu'il faisait vider les étriers à tous ses cavaliers, rompant à l'un le cou, à un autre les jambes, à un autre la cervelle, à un autre les mâchoires.

Alexandre, observant la chose à l'hippodrome (c'était l'endroit où l'on faisait évoluer et manoeuvrer les chevaux), se rendit compte que la nervosité du cheval n'était due qu'à la frayeur que lui causait son ombre.

L'ayant donc enfourché, il le fit galoper contre le soleil de telle sorte que l'ombre tombait derrière lui et, par ce moyen, il rendit le cheval aussi docile qu'il le désirait. C'est ce qui amena son père à prendre conscience de l'intelligence divine que son fils portait en lui, et il le fit très bien instruire par Aristote qui était alors le plus prisé de tous les philosophes grecs."

"Et moi, je vous assure qu'à la seule conversation que j'ai eue tout à l'heure, en votre présence, avec mon fils Gargantua, je comprends que son intelligence participe de quelque puissance divine tant je la trouve aiguë, subtile, profonde et sereine; il atteindra un souverain degré de sagesse s'il est bien éduqué.

C'est pourquoi, je veux le confier à quelque sage pour qu'il soit instruit selon ses capacités, et je ne regarderai pas à la dépense." »

Le personnage de Gargantua est bien une construction averroïste...

## 2. La question du corps

Rabelais étant averroïste pour nous, alors il doit être tourné vers la réalité matérielle et non la spiritualité abstraite. Il doit valoriser la réalité sensible, et la considérer comme éternelle. Voyons si c'est bien le cas.

### III. La mise en avant du corps par le médecin Rabelais

La principale caractéristique de *Gargantua* est que l'auteur y met en avant le corps, en tant que matière. Cela passe par tout un jeu comique et populaire ouvertement trash. Cela a donné naissance à un discours qui a fasciné les littéraires de par son côté assumé, osé, pittoresque, etc.

Pour autant et par rapport à ce qui a été dit par Rabelais dans le prologue (et qui est clair pour nous de par la compréhension de l'averroïsme), on voit surtout que pour la première fois en France, Rabelais met en avant le corps en tant que forme matérielle.

Rabelais avait fait des études de médecine à Montpellier, dont la faculté de médecine profite directement de la falsafa arabo-persane, par l'intermédiaire de l'Andalousie. Et face à la spiritualité typique du Moyen-Âge avec tout son obscurantisme, il met en avant les réalités corporelles essentielles.

Parlant d'un repas composé de tripes, il amène le thème de la digestion, avec le père de Gargantua conseillant à sa femme de ne pas trop en manger :

« Le bonhomme Grandgousier y prenait grand plaisir et commandait qu'on y aille à pleines écuelles.

Il disait toutefois à sa femme d'en manger le moins possible, vu qu'elle approchait de son terme et que cette tripaille n'était pas une nourriture très recommandable: "On a, disait-il, grande envie de mâcher de la

merde, si on mange ce qui l'enveloppe."

En dépit de ces remontrances, elle en mangea seize muids, deux baquets et six pots. Oh! la belle matière fécale qui devait boursouffler en elle! »

On peut regretter cette question de la viande, qui n'est pas du tout adéquat avec l'esprit de compassion traditionnelle de la philosophie. Il n'y a aucune considération pour les animaux en tant qu'êtres vivants.

On a ainsi donc une influence chrétienne très forte dont Rabelais ne s'est pas départi, surtout qu'il met en avant la viande afin de montrer le caractère lui-même matériel, en tant que viande, de l'être humain.

La passion pour la chair fraîche à manger s'assimile par conséquent à celle de la chair fraîche pour les rapports sexuels (« se froter le lard », « la bête à deux dos ») :

« Grandgousier était en son temps un fier luron, aimant boire sec aussi bien qu'homme qui fût alors au monde, et il mangeait volontiers salé.

A cette fin, il avait d'ordinaire une bonne réserve de jambons de Mayence et de Bayonne, force langues de bœuf fumées, des andouilles en abondance, quand c'était la saison, du bœuf salé à la moutarde, une quantité de boutargues, une provision de saucisses, non pas de Bologne, car il redoutait le bouillon du Lombard, mais de Bigorre, de Longaulnay, de la Brenne et du Rouergue.

A l'âge d'homme, il épousa Gargamelle, fille du roi des Parpaillons, un beau brin de fille de bonne trogne, et souvent, tous les deux, ils faisaient ensemble la bête à deux dos, se frottant joyeusement leur lard, tellement qu'elle se trouva grosse d'un beau fils qu'elle porta jusqu'au onzième mois. »

Enfin, Rabelais aborde la question de l'enfantement. Il le fait de manière très intelligente, en expliquant que les femmes une

fois enceintes n'ont plus besoin de trouver une pratique de contraception et peuvent donc avoir des rapports sexuels comme elles l'entendent, puisqu'il n'y aura pas de conséquences comme « preuves » pour les accuser.

C'est une manière de nier la spiritualité et de montrer que le corps est de la matière répondant à des principes physiques très concrets. Voici ce qu'on lit :

« Grâce à ces lois, les femmes veuves peuvent librement jouer du serrecroupière, en misant ferme et en assumant tout risque, deux mois après le trépas de leur mari.

Je vous en prie, de grâce, vous autres, mes bons lascars, si vous en trouvez qui vaillent le débraguetter, montez dessus et amenez-les-moi.

Car si elles se trouvent engrossées au troisième mois, leur fruit sera héritier du mari défunt; et, leur grossesse connue, qu'elles poussent hardiment plus loin, et vogue la galère puisque la panse est pleine!

Ainsi, Julie, fille de l'empereur Octave Auguste, ne s'abandonnait à ses tambourineurs que quand elle se sentait grosse, de la même façon que le navire ne reçoit son pilote que lorsqu'on l'a calfaté et chargé.

Et si quelqu'un les blâme de se faire rataconniculer de la sorte sur leur grossesse, vu que les bêtes quand elles sont pleines ne supportent jamais les assauts du mâle, elles répliqueront que ce sont des bêtes, mais qu'elles sont, elles, des femmes qui saisissent par le bon bout les beaux et joyeux petits droits de superfétation.

C'est le sens d'une réplique que, jadis, fit Populie selon le témoignage de Macrobe au livre II des Saturnales. Si le diable ne veut pas qu'elles engrossent, il faudra tordre le fausset et... bouche cousue ! »

#### IV. Cause et conséquence : encore Aristote

Le fait de parler de la matière ramène inévitablement à Aristote. On le retrouve en effet, avec deux thèmes. Tout d'abord, la question de la cause et de la conséquence (le fameux « l'œuf ou la poule » d'Aristote), avec aussi le principe action – réaction, et ensuite celle de l'éternité.

Voici un passage qui traite du fait de se saouler – apologie du plaisir matériel (même si véritablement relevant du matérialisme vulgaire), où l'on retrouve ces deux questions, ainsi que de la moquerie pour le personnel religieux (c'est nous qui soulignons):

« Tire!

- Donne!

- Tourne!

- Baptise-le!

-Verse-m'en sans eau! Comme ça, mon ami!

-Calotte-moi, ce verre proprement!

- Produis-moi du claret, que le verre en pleure.

- Trêve de soif!

- Ah! mauvaise fièvre, ne passeras-tu pas?

- Ma foi, ma commère, je n'arrive pas à me mettre en train.

- Vous avez des frissons, m'amie?

- A foison! - Ventre saint Quenet, parlons boisson.

- Je ne bois qu'à mes heures, comme la mule du pape.

- Je ne bois qu'à mon livre d'heures, en bon père supérieur.

- Qu'est-ce qui vint en premier lieu, avoir soif ou bien boire?

- Avoir soif: qui aurait bu sans soif à l'Age d'innocence?

- Bien boire, car privation suppose possession, je suis clerc en la matière.

-Une coupe féconde a toujours aux mortels donné grande faconde. - Nous autres, innocents, ne buvons que trop sans soif.

- Moi, pauvre pécheur, ce n'est pas mon cas: faute de boire pour la soif du moment, je préviens celle à venir, vous saisissez? Je bois pour les soifs de demain. Je bois éternellement. C'est pour moi une éternité de beuverie et une beuverie de toute éternité.

- Mouillez-vous pour sécher ou vous séchez-vous pour mouiller?

- Je n'entends point la théorie, en la pratique je trouve quelque peu d'aide.

- Dépêche-toi!

- Je mouille, j'humecte, je bois, tout ça de peur de mourir.

- Buvez toujours, vous ne mourrez jamais.

- Si je ne bois pas, je suis à sec et me voilà mort. Mon âme s'enfuira vers quelque marc aux grenouilles: l'âme n'habite jamais en un lieu sec.

- Sommeliers, ô créateurs de nouvelles entités, de non-buvant rendez-moi buvant!

- Un arrosage perpétuel à travers ces boyaux tendineux et secs! »

Il faut bien noter qu'ici, le scandale pour l'époque n'est pas tant la beuverie que la prétention à l'éternité.

Parler d'éternité, c'est faire preuve d'averroïsme, dans une évidence remarquable par absolument tout un chacun ayant un certain niveau culturel.

Les sommeliers, c'est le phénomène où les formes façonnent la matière en humains, qui en tant qu'espèce sont éternels chez Aristote. L'être humain, se reproduisant, reproduit éternellement son plaisir de boire.

Et ce plaisir de boire étant éternel, correspond au souverain bien correspondant à la nature de l'être humain, et donc à l'intellect divin commun à tous les êtres humains.

La boisson est même propre à l'intellect et arrose une matière humaine qui est des « boyaux tendineux et secs », sans l'intellect il n'y a pas d'existence humaine, et la boisson rendant joyeux est la démonstration du caractère bon de l'intellect, lui-même permis par la bonté du moteur premier, Dieu mécanique.

Voilà pourquoi plus loin on lit

« - Dieu tout-puissant a fait les planètes, et nous, nous faisons les plats nets. »

Le Dieu mécanique – moteur premier – d'Aristote a créé les planètes divines, et nous sur la planète Terre nous vivons conformément à notre nature, et mangeons des plats nets, pour trouver satisfaction, pour vivre bien !

Rabelais est bien une figure averroïste.

### III. Une complète remise en cause de la religion

Parler de Gargantua est un prétexte pour attaquer de manière frontale la religion et ses préjugés, pour se confronter à l'obscurantisme. Nombreuses sont les plus ou moins discrètes allusions aux préjugés, à l'idéologie chrétienne et son obscurantisme...

### V. Une question de vocabulaire

Le problème de l'absence de compréhension de l'averroïsme joue bien entendu sur la «

traduction » du texte en français moderne. Il est nécessaire ici de montrer un exemple.

Voici ce que dit la version en français moderne, au sujet de Gargantua, qui vient de naître et est déjà assoiffé perpétuellement, ce qui a un sens averroïste :

« s'il arrivait qu'il fût dépité, courroucé, contrarié ou chagrin, s'il trépignait, s'il pleurait, s'il criait, en lui apportant à boire on le rassérénait et, aussitôt, il restait tranquille et joyeux. »

Maintenant, voici la version originale :

« s'il advenoit qu'il feust despit, courroussé, fesché ou marry, s'il trepignoyt, s'il pleuroit, s'il crioit, luy apportant à boyre l'on le remettoit en nature, et soudain demouroit coy et joyeulx. »

Or, ce n'est pas la même chose. Les derniers mots auraient dû être « traduit » en :

« on le refaisait devenir naturel, et soudain il demeurait silencieux et joyeux. »

Ce qui est exactement la définition du bonheur naturel selon Aristote, dans la contemplation silencieuse, et joyeuse, de la réalité matérielle.

L'expression « refaire devenir naturel » a une portée idéologique dépassant largement un simple « on le rassérénait » (rasséréner signifiant tranquilliser). Gargantua ne devient pas tranquille, il redevient lui-même, conforme à son être naturel, car être naturel il y a.

### VI. Une offensive contre la religion

L'œuvre de Rabelais est une attaque ouverte de la religion chrétienne. Dès que possible, il y a une remise en cause des valeurs de l'Église.

La religion chrétienne considère ainsi que l'enfantement est douloureux pour la femme en raison du « péché originel. » Ici, on voit la mère de Gargantua reprocher à la douleur au mari, soulignant au passage que c'est le plaisir sexuel qui était recherché en fait à la base.

Il y a un renversement de la doctrine chrétienne :

« Aussi courageuse qu'une brebis! disait-il; débarrassez-vous de celui-ci et fabriquons-en bien vite un autre.

- Ah! dit-elle, vous en parlez à votre aise, vous autres les hommes! De par Dieu, je ferai un bon effort, puisque tel est votre désir, mais plutôt à Dieu que vous l'eussiez coupé!

- Quoi? dit Grandgousier.

- Ah! dit-elle, vous en avez de bonnes! Vous me comprenez bien.

- Mon membre? dit-il. Parlesan de las cabras! Si bon vous semble, faites apporter un couteau!

- Ah! dit-elle, à Dieu ne plaise! »

Parfois, l'attaque anti-chrétienne est plus flagrante. Expliquant que Gargantua est un géant et que dès sa naissance il réclame à boire, Rabelais dit qu'il faut le croire, car la religion ne dit rien contre ce qu'il raconte, que Dieu aurait pu le faire s'il avait voulu, et que de toutes manières il faut toujours croire ce qui est écrit dans les livres !

Il y a une attaque contre le préjugé de croire naïvement ce qui est écrit, une critique anti-religieuse déjà présente chez Épicure. Il y a une attaque contre l'absurdité de la religion sur le plan matérialiste.

Et il y a une critique ouvertement averroïste. En disant ironiquement que Dieu aurait pu, s'il avait voulu, modifier un individu, il y a une allusion à la thèse averroïste selon laquelle Dieu

ne connaît par les particuliers.

Dieu étant, en effet, un système, la réalité matérielle globale, il ne peut pas se pencher sur un simple individu ; il est un moteur, il ne « pense » pas.

Voici ce que dit Rabelais :

« Sitôt qu'il fut né, il ne cria pas comme les autres enfants: "Mie! mie!", mais il s'écriait à haute voix: "A boire! à boire! à boire!" comme s'il avait invité tout le monde à boire, si bien qu'on l'entendit par tout le pays de Busse et de Biberais.

J'ai bien peur que vous ne croyiez pas avec certitude à cette étrange nativité. Si vous n'y croyez pas, je n'en ai cure, mais un homme de bien, un homme de bon sens, croit toujours ce qu'on lui dit et ce qu'il trouve dans les livres.

Est-ce contraire à notre loi et à notre foi, contraire à la raison et aux Saintes Ecritures? Pour ma part, je ne trouve rien d'écrit dans la sainte Bible qui s'oppose à cela. Mais si telle avait été la volonté de Dieu, prétendriez-vous qu'il n'aurait pu le faire?

Ah! de grâce, ne vous emberlificotez jamais l'esprit avec ces vaines pensées, car je vous dis qu'à Dieu rien n'est impossible et que, s'il le voulait, les femmes auraient dorénavant les enfants de la sorte, par l'oreille. »

Enfin, la boisson qui apporte l'ivresse et rend Gargantua naturel est directement opposée à l'eau du baptême :

« Ensuite, pour apaiser l'enfant, on lui donna à boire à tire-larigot, puis il fut porté sur les fonts, où il fut baptisé, comme c'est la coutume des bons chrétiens. »

On a là un exemple très parlant de double vérité. D'un côté, il y a l'averroïsme, de l'autre,

pour faire semblant et en fait opposer les deux, le christianisme...

#### 4. Toucher les masses par la vie quotidienne matérielle

Rabelais, de par la forme de son ouvrage, tente d'atteindre les masses, de leur faire passer le message. La bourgeoisie a inversé la direction : elle a considéré Rabelais comme influencé par le style populaire, sans voir que Rabelais en part pour retourner aux masses...

### VII. Le but : toucher le peuple

Le grand problème de l'humanisme était qu'il était porté par quelques érudits, alors que la population était massivement non éduquée, une infime minorité sachant lire et étant de plus liée ou partie prenante à l'aristocratie.

La critique de la religion a cette dimension là également, d'où le côté « trash » afin de montrer que la vie quotidienne est connue, que l'hypocrisie chrétienne est réfutée. C'est une dimension idéologique très importante.

Voici une blague faite au sujet de la naissance de Gargantua, où l'on voit à la fin que le diable note ce que disent deux femmes respectant la religion, car elles-mêmes vivent finalement comme les autres...

« Aussitôt, des sages-femmes surgirent en foule de tous côtés; en la tâtant par en dessous elles trouvèrent quelques membranes de goût assez désagréable et elles pensaient que c'était l'enfant.

Mais c'était le fondement qui lui échappait, à cause d'un relâchement du gros intestin (celui que vous appelez le boyau du cul) dû à ce qu'elle avait trop mangé de tripes, comme nous l'avons expliqué plus haut.

Alors, une repoussante vieille de la troupe,

qui avait la réputation d'être grande guérisseuse, et qui était venue de Brisepaille, près Saint-Genou, voilà plus de soixante ans, lui administra un astringent si formidable que tous ses sphincters en furent contractés et resserrés à tel point que c'est à grand-peine que vous les auriez élargis avec les dents, ce qui est chose bien horrible à imaginer; c'est de la même façon que le diable, à la messe de saint Martin, enregistrant le papotage de deux joyeuses commères, étira son parchemin à belles dents. »

La sexualité est évidemment une composante très importante de l'œuvre, et elle est surtout décomplexée.

Voici comment Rabelais parle du premier habit de Gargantua, qui a presque deux ans...

« L'ouverture de la braguette était de la longueur d'une canne, dentelée comme les chausses, avec le damas bleu bouffant comme il est dit plus haut.

Et, en voyant sa belle broderie de canetille, ses jolis entrelacs d'orfèvrerie, garnis de fins diamants, de fins rubis, de fines turquoises, de fines émeraudes et d'unions du golfe Persique, vous l'auriez comparée à une belle corne d'abondance, comme on en voit sur les monuments antiques, comme celle que Rhéa donna aux deux nymphes Adrastée et Ida, nourrices de Jupiter: toujours galante, succulente, juteuse, toujours verdoyante, toujours florissante, toujours fructifiante, pleine de liqueurs, pleine de fleurs, pleine de fruits, pleine de toutes sortes de délices.

Dieu merci, il faisait bon la voir! Mais je vous en décrirai bien davantage dans le livre que j'ai écrit sur La Dignité des braguettes.

J'attire votre attention sur le fait que, si elle était bien longue et ample, elle était également bien garnie à l'intérieur et bien pourvue; elle ne ressemblait en rien aux trompeuses braguettes d'un tas de galants,

qui ne sont pleines que de vent, au grand détriment du sexe féminin. »

celle du carnaval, à deux aspects du monde : l'un pieux et sérieux, l'autre comique. Ces deux aspects coexistaient dans leur conscience. »

### VIII. La lecture bourgeoise d'une œuvre « carnalesque »

La bourgeoisie a été incapable de voir que Rabelais a synthétisé la culture des masses face à la religion et la redonne aux masses. Pour cette raison, elle n'a vu et ne voit en Gargantua qu'un personnage délirant, dans une œuvre partant dans tous les sens.

Citons par exemple ce passage, qui décrit comment Gargantua bébé apprécie qu'on lui amène à boire :

« ses gouvernantes, pour le réjouir le matin, faisaient devant lui tinter des verres avec un couteau, ou des carafons avec leur bouchon, ou des pichets avec leur couvercle. A ce son, il s'épanouissait, tressaillait, se berçait lui-même en dodelinant de la tête, pianotant des doigts et barytonnant du cul. »

C'est éminemment délirant, mais prétexte à un message. Ce message, la bourgeoisie ne le voit pas et réduit l'œuvre de Rabelais à une sorte de délire.

Cette vision réductrice, déjà largement diffusée, a été par la suite érigée en théorie par l'intellectuel bourgeois soviétique Bakhtine (1895-1975), avec une œuvre publiée dans la foulée du triomphe du révisionnisme en URSS : *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*.

Dans cette œuvre, Bakhtine exprime la théorie qu'il y aurait deux cultures : une qui serait classique, officielle, l'autre populaire. Selon lui, « Mille années de rire populaire extra-officiel se sont de la sorte engouffrées dans la littérature de la Renaissance. »

« Les hommes du Moyen Age participaient à titre égal à deux vies : la vie officielle et

C'est en contradiction fondamentale avec le fait que la culture soit une superstructure. Bakhtine ne comprend pas la dimension populaire justement de la Renaissance, portée par la bourgeoisie liée aux masses, face à l'aristocratie et au clergé.

La Renaissance est l'affirmation de la bourgeoisie et donc de la nation, et ainsi (dans cette phase historique précise) du peuple. Auparavant, il n'y avait que le discours religieux qui prédominait, en latin qui plus est ! A ceci près qu'il avait une valeur populaire également, puisque la religion est aussi un moyen pour sortir culturellement de la barbarie, au départ...

Tout ce progrès, ce cheminement civilisationnel, Bakhtine ne le voit pas. Et à en suivre sa logique, il faudrait balancer toute la culture classique par-dessus bord, au profit d'une sorte d'anarchisme ultra-spontanéiste.

C'est en fait là le cœur de la théorie. Bakhtine a une démarche bourgeoise, qui met au centre de tout l'individu. Il ne peut donc pas reconnaître une valeur à la société et à ses progrès.

La seule chose qui l'intéresse, c'est la « subversion » individuelle. Voilà pourquoi Bakhtine a eu un immense succès universitaire en France, avec sa démarche équivalent à celle de Foucault, Deleuze, Derrida, etc.

Bakhtine met donc en avant dans son ouvrage le « carnaval », qui serait « le triomphe d'une sorte d'affranchissement provisoire de la vérité dominante et du régime existant, d'abolition provisoire de tous les rapports hiérarchiques, privilèges, règles et tabous. C'était l'authentique fête du temps, celle du devenir, des alternances et des renouvellements. Elle s'opposait à toute perpétuation, à tout parachèvement et terme. »

Les spontanéistes n'ont jamais dit autre chose, avec des apologies de l'émeute pour l'émeute, des « zones d'autonomie temporaire », etc.

C'est un rejet de la civilisation, comme si celle-ci était forcément autoritaire et opposée à l'épanouissement.

Voilà pourquoi Bakhtine explique que :

« Dans la culture classique, le sérieux est officiel, autoritaire, il s'associe à la violence, aux interdits, aux restrictions. Il y a toujours dans ce sérieux un élément de peur et d'intimidation. Celui-ci dominait nettement au Moyen Age. »

Bakhtine a raison d'expliquer que l'œuvre de Rabelais appartient au peuple, mais il a tort d'opposer le peuple à la culture classique : c'est nier la dimension humaniste de l'œuvre, c'est la réduire, comme Bakhtine le fait, à une simple apologie du rire collectif, au grotesque pour le grotesque.

En quelque sorte, Bakhtine réduit l'œuvre de Rabelais au niveau des films des Bronzés ! Or, l'œuvre de Rabelais n'est du « comique populaire » sans contenu autre que la subversion pour la subversion, mais une œuvre averroïste avec contenu idéologique-culturel très élevé !

Là où Bakhtine constate plusieurs voix partant dans tous les sens, avec la possibilité pour les personnes lisant de « piocher », il faut voir en réalité le principe de la double vérité, de deux choses dites afin de masquer celle qu'il est dangereuse de dire.

Bakhtine n'a pas compris que l'humanisme de la Renaissance, c'est le début du processus de fusion de l'épicurisme, matérialisme n'ayant pas pu lancer une démarche scientifique, et l'averroïsme, idéalisme d'Aristote ayant lancé un processus scientifique et se transformant en matérialisme.

Bakhtine voit ainsi du carnaval là où il y a l'épicurisme, la joie de vivre, et il efface

purement et simplement toute la dimension scientifique (parler plusieurs langues, etc.) alors que justement le véritable matérialisme exige les deux en même temps !

## 5. La connaissance et la logique universelle

Rabelais a tenté de présenter les choses de manière systématique ; Gargantua est un prétexte pour en arriver à une présentation synthétique de la réalité.

C'est là le grand objectif de Rabelais...

## IX. La recherche d'une science logique (avec l'analogie d'Aristote en toile de fond)

Rabelais est un humaniste : c'est un scientifique qui s'oppose à la théocratie et qui se tourne vers le peuple.

Cela aboutit à une position paradoxale : d'un côté, il a des références intellectuelles très avancées, de l'autre il tente de contribuer dans le peuple à l'émergence d'une « logique » universelle et rationnelle.

On a le même souci qu'Aristote avec ses raisonnements, donc le plus connu est le syllogisme (les hommes sont mortels, Socrate est un homme, donc Socrate est mortel).

Mais Rabelais ne peut pas le dire ouvertement, tout d'abord car politiquement, il ne le peut pas. Nous verrons que cela l'amènera à l'averroïsme politique (l'espoir en un roi éclairé mettant de côté les abus et excès de la religion). Et aussi, parce que le peuple n'a pas le niveau encore.

D'où les formes délirantes de l'expression. Voici une célèbre caricature de la « science » des docteurs en Sorbonne (qui utilisaient de manière caricaturale le syllogisme), le très jeune Gargantua arrivant à exprimer une pensée «

logique » vue comme admirable par son père :

« - Il n'est, dit Gargantua, pas besoin de se torcher le cul s'il n'y a pas de saletés.

De saletés, il ne peut y en avoir si l'on n'a pas chié.

Il nous faut donc chier avant que de nous torcher le cul!

- Oh! dit Grandgousier, que tu es plein de bon sens, mon petit bonhomme; un de ces jours prochains, je te ferai passer docteur en gai savoir, pardieu! »

On retrouve souvent ce genre de démarche intellectuelle à mi-chemin entre logique et délire :

« Voici ma thèse: Toute cloche clochable clochant dans un clocher, en clochant fait clocher par le clochatif ceux qui clochent clochablement. A Paris, il y a des cloches. Par conséquent CQFD [ce qu'il fallait démontrer], etc. »

En fait, on retrouve cela si on se fonde sur le principe de l'analogie développé par Aristote. La science est le fruit de la raison qui rapproche ce qui se ressemble, en en cherchant la « substantifique moelle. »

On a ainsi des choses apparemment religieuses, et en fait plus dans la logique d'Aristote, ce que Rabelais « révèle » même au fur et à mesure :

« Les couleurs de Gargantua étaient le blanc et le bleu, comme vous avez pu le lire ci-dessus, et son père, par ce choix, voulait donner à entendre que son fils lui apportait une joie céleste. Car pour lui le blanc signifiait joie, plaisir, délices et réjouissance, et le bleu, choses célestes. »

Plus tard, on peut alors lire l'explication :

« Le blanc signifie donc joie, bonheur, allégresse et ce n'est pas à tort, mais à bon droit et à juste titre qu'il le signifie; vous pourrez le vérifier si, abandonnant vos préventions, vous consentez à écouter ce que je vais maintenant vous exposer.

Aristote dit que si l'on considère deux choses contraires en même champ notionnel, comme le bien et le mal, la vertu et le vice, le froid et le chaud, le blanc et le noir, la volupté et la douleur, la joie et le deuil, ou d'autres encore, et qu'on les accouple de telle sorte que le contraire dans un champ corresponde logiquement au contraire d'un autre, il s'ensuit que l'autre terme de l'opposition correspond au concept restant. Par exemple, la vertu et le vice sont contraires dans un même ordre d'idées. Pour le bien et le mal, c'est la même chose. Si l'un des termes du premier couple d'opposés correspond à l'un du second, comme la vertu au bien, puisqu'on sait que la vertu est bonne, il en va de même pour les deux termes restants, le mal et le vice, puisque aussi bien le vice est mauvais."

Cette règle de logique admise, prenez ces deux contraires la joie et la tristesse, puis ces deux autres: le blanc et le noir, qui sont opposés de par leur nature; s'il est convenu que le noir symbolise le deuil, c'est à bon droit que le blanc symbolise la joie.

Cette signification n'a pas été décrétée arbitrairement par les hommes, mais acceptée d'un commun accord par ce que les philosophes appellent le droit des gens, ce droit universel valable sous tous les cieux. »

Et ce « droit universel » a comme base non pas Dieu, mais... la Nature. On retombe encore une fois sur Aristote :

« Vous savez bien que tous les peuples, toutes les nations (à l'exception des anciens Syracusains et de quelques Argiens qui avaient l'esprit mal tourné),

les gens de toutes langues, quand ils veulent porter témoignage manifeste de leur tristesse, s'habillent de noir et que tout deuil se traduit par le noir.

Cet accord universel ne s'est pas fait sans que la Nature ne le justifie d'un argument ou d'une raison que chacun puisse comprendre d'emblée sans y être préparé par qui que ce soit. C'est ce que nous appelons le droit naturel.

Pour les mêmes raisons fondées en nature, tout le monde a été amené à traduire le blanc par joie, liesse, bonheur, plaisir et délices. »

## X. La recherche de la connaissance universelle

Ce qui fait la force de l'œuvre de Rabelais, c'est sa tendance au systématique. Bien entendu, ce côté systématique peut aller jusqu'au burlesque :

« Il pissait sur ses chaussures, chiait dans sa chemise, se mouchait sur ses manches, morvait dans sa soupe, pataugeait n'importe où, buvait dans sa pantoufle »

Mais ce n'est qu'un masque : il ne s'agit pas d'énumérer jusqu'au délire, mais d'en arriver à l'esprit de synthèse. Rabelais est un des nôtres, c'est la totalité qu'il veut présenter.

Voici par exemple comment est présenté l'éducation de Gargantua :

« Et non seulement il prit goût à cette discipline, mais aussi aux autres sciences mathématiques, comme la géométrie, l'astronomie et la musique; car en attendant la digestion et l'assimilation de son repas, ils faisaient mille joyeux instruments et figures de géométrie et, de même, ils vérifiaient les lois astronomiques.

Après, ils se divertissaient en chantant sur une musique à quatre ou cinq parties ou

en faisant des variations vocales sur un thème. Côté instruments de musique, il apprit à jouer du luth, de l'épinette, de la harpe, de la flûte traversière et de la flûte à neuf trous, de la viole et du trombone. »

Voici un autre exemple, avec la nage et un bateau, où l'on a clairement l'esprit au systématique :

« Il nageait en eau profonde, à l'endroit, à l'envers, sur le côté, de tous les membres, ou seulement des pieds; avec une main en l'air, portant un livre, il traversait toute la Seine sans le mouiller, en traînant son manteau avec les dents comme faisait Jules César. Puis, à la force d'une seule main, il montait dans un bateau en se rétablissant énergiquement; de là il se jetait de nouveau à l'eau, la tête la première, sondait le fond, explorait le creux des rochers, plongeait dans les trous et les gouffres.

Puis il manœuvrait le bateau, le dirigeait, le menait rapidement, lentement, au fil de l'eau ou à contre-courant, le retenait au milieu d'une écluse, le guidait d'une main, ferraillant de l'autre avec un grand aviron, hissait les voiles, montait au mât par les cordages, courait sur les vergues, réglait la boussole, tendait les boulines, tenait ferme le gouvernail. »

Ce que tente de faire Rabelais, c'est d'en arriver à une présentation d'une situation qui soit synthétique. Cette dimension synthétique est ce qui manque à son époque ; de fait, ce n'est qu'avec le matérialisme dialectique qu'apparaîtra la démarche correcte.

Mais ce que Rabelais a pu faire, c'est une tentative d'aller dans le sens du systématique, pour présenter les choses de manière complète. Naturellement, cela peut avoir l'air boursoufflé, allant trop loin, exténuant parfois à lire, etc.

Mais c'est le prix à payer pour la tentative faite par Rabelais à son époque.

## 6. Un quasi protestantisme

La religion ne pouvait pas être véritablement ébranlée et Rabelais l'aristotélicien passe au fur et à mesure de l'œuvre à une ligne de compromis. Est-elle sincère ? On peut en douter. C'est en tout cas un choix éminemment politique.

On passe de la mise en avant d'Aristote à une critique quasi-protestante de la religion.

### XI. Le « bon moine »

L'idéal proposé par Rabelais au fur et à mesure de Gargantua n'est pas exactement humaniste. Gargantua voit son éducation « redémarrée » à un moment de l'œuvre, et c'est un averroïsme politique qui apparaît alors.

Cet averroïsme politique apparaît de plusieurs manières.

Tout d'abord, il apparaît qu'il y a de « bons » religieux. La critique radicale de la religion cède la place à une critique comme celle qu'a pu faire Érasme ou Thomas More : on est dans un esprit de réforme.

Voici comment est présenté un sympathique moine qui apprécie la fête et la bataille :

« En l'abbaye il y avait alors un moine cloîtré nommé Frère Jean des Entommeures, jeune, fier, pimpant, joyeux, pas manchot, hardi, courageux, décidé, haut, maigre, bien fendu de gueule, bien servi en nez, beau débiteur d'heures, beau débrideur de messes, beau décrotteur de vigiles et pour tout dire, en un mot, un vrai moine s'il en fut jamais depuis que le monde moinant moina de moinerie; au reste, clerc jusques aux dents en matière de bréviaire. »

Voici une autre présentation, mise en contraste avec les autres moines, considérés comme des plaies :

« A cela, Gargantua répondit: "Il n'y a rien de plus vrai, le froc et la cagoule attirent sur eux l'opprobre, les injures et les malédictions de tout le monde, de même que le vent qu'on appelle le Cecias attire les nues. La raison indiscutable en est qu'ils mangent la merde du monde, c'est-à-dire les péchés, et qu'en tant que mange-merde on les rejette dans leurs latrines, à savoir leurs couvents et leurs abbayes, écartés de la vie publique comme les latrines sont écartées de la maison.

Et si vous comprenez pourquoi, dans un cercle de famille, un singe est toujours ridiculisé et tracassé, vous comprendrez pourquoi les moines sont fuis de tous, vieux et jeunes. Le singe ne garde pas la maison comme un chien; il ne tire pas l'araire comme le bœuf; il ne donne ni lait ni laine comme la brebis; il ne porte pas de fardeaux comme le cheval.

Il ne fait que tout conchier a saccager. C'est pourquoi il reçoit de tous moqueries et bastonnades.

De même, un moine, j'entends un de ces moines oisifs, ne laboure pas comme le paysan, ne garde pas le pays comme l'homme de guerre, ne guérit pas les malades comme le médecin, ne prêche pas ni n'instruit les gens comme le bon docteur évangélique et le pédagogue, ne transporte pas comme le marchand les biens de consommation et les choses nécessaires à la société. C'est pourquoi ils sont hués et abhorrés par tout le monde.

- Sans doute, dit Grandgousier, mais ils prient Dieu pour nous.

- Rien moins, dit Gargantua. Il est vrai qu'ils assomment tout leur voisinage à force de brimballer leurs cloches.

- Pardi, messe, matines ou vêpres bien sonnées sont à moitié dites, répondit le moine.

- Ils marmonnent quantité d'antiennes et de psaumes qu'ils ne comprennent nullement. Ils disent force patenôtres entrelardées de longs Ave Maria sans y

penser, sans comprendre et je n'appelle pas cela prier, mais se moquer de Dieu. Mais que Dieu les aide s'ils prient pour nous autrement que par peur de perdre leurs miches et leurs soupes grasses.

Tous les vrais chrétiens, en tout lieu, en tout temps et quelle que soit leur situation, prient Dieu; l'Esprit intercède et prie pour eux, et Dieu les prend en grâce. Mais maintenant, voici quel est notre bon Frère Jean; voici pourquoi chacun recherche sa compagnie: il n'est point bigot; ce n'est point une face de carême; il est franc, joyeux, généreux, bon compagnon; il travaille; il peine à la tâche; il défend les opprimés; il console les affligés; il secourt ceux qui souffrent, il garde les clos de l'abbaye. »

## XII. Rabelais le quasi « protestant »

Finalement, on peut voir que Rabelais préfigure une critique protestante de la religion. Le moine mis en avant apprécie la réalité matérielle, et le culte des saints se voit moquer.

Voici un exemple significatif :

« Alors le moine lui dit: "Je ne dors jamais bien à mon aise, sauf quand je suis au sermon ou quand je prie Dieu. Commençons, vous et moi, je vous prie, les sept psaumes pour voir si vous ne serez pas bientôt endormi." L'idée convint tout à fait à Gargantua et, ayant commencé le premier psaume, ils s'endormirent tous les deux en arrivant à Bienheureux ceux qui...

- Bon, dit Grandgousier, mais qu'alliez-vous faire à Saint-Sébastien?

- Nous allions, dit Lasdaller, lui offrir nos invocations contre la peste.

- Oh! dit Grandgousier, pauvres gens, estimez-vous que la peste vienne de Saint-Sébastien?

- Oui, assurément, répondit Lasdaller, nos prédicateurs nous l'affirment.

- Oui? dit Grandgousier. Les faux

prophètes vous annoncent-ils de telles bourdes? Blasphèment-ils les justes et les saints de Dieu en des termes qui les assimilent aux diables, qui ne font que du mal parmi les hommes? Ils rappellent

Homère qui écrit que la peste fut répandue dans l'armée des Grecs par Apollon, et les poètes qui imaginent une multitude de Lucifers et de dieux malfaisants. Ainsi, à Cinais, un cafard prêchait que saint Antoine donnait l'inflammation aux jambes, que saint Eutrope était responsable des hydropiques, saint Gildas des fous, saint Genou des goutteux.

Mais je le punis si exemplairement, bien qu'il me traitât d'hérétique, que, depuis ce temps-là, aucun cafard n'a osé pénétrer sur mes terres; je suis sidéré s'il est vrai que votre roi les laisse prononcer dans son royaume des prédications aussi scandaleuses, car ils sont plus répréhensibles que ceux qui par l'art de la magie ou d'autres artifices auraient répandu la peste dans le pays. La peste ne tue que le corps, mais de tels imposteurs empoisonnent les âmes." »

Inversement, il n'hésite pas à critiquer les moines pour leurs manières:

« - Et comment se porte l'abbé Trachelion, ce bon buveur? dit le moine. Et les moines, quelle chère font-ils? Cordieu, ils biscotent vos femmes, pendant que vous pérégrinez vers Rome.

- Heu! heu! dit Lasdaller, je n'ai pas peur pour la mienne, car qui la verra de jour n'ira pas se rompre le cou pour la visiter de nuit!

- Voilà, dit le moine, un drôle d'atout! Elle peut bien être aussi laide que Proserpine, pardieu, elle aura la secousse du moment qu'il y a des moines aux alentours, car un bon ouvrier met indifféremment toutes pièces en œuvre. Que j'attrape la vérole si vous ne les trouvez pas engrossées à votre retour, car

la seule ombre d'un clocher d'abbaye est fécondante. »

Rabelais procède à une critique de la religion, mais sur le plan politique, il considère surtout qu'il ne peut appeler qu'à la réforme du style religieux. Il ne peut pas aller trop loin, et son œuvre gargantuesque ralentit au fur et à mesure de sa progression sur le plan idéologique.

### 7. L'averroïsme politique

Rabelais ne pouvait pas espérer un soulèvement populaire, ni même l'acceptation par les masses de la pensée humaniste et de ses exigences.

Aussi, Gargantua devient au fur et à mesure de l'œuvre un appel à l'averroïsme politique.

### XIII. Le luxe aristocratique

Ce principe de fête et de bataille qui est mis en avant est en fait aristocratique, ou plus exactement chevaleresque. C'est un esprit pratiquement romantique qu'on a ici, plusieurs siècles en avance. On passe de la dimension populaire à la célébration du savoir-vivre chevaleresque : il y a une rupture très claire dans l'œuvre.

Il est évident que Rabelais valorise ici un savoir-vivre « humaniste » à la française mis en avant par François Ier. Le véritable humanisme a un contenu et ne consiste pas en cette vision française « agréable », mais Rabelais s'y joint dans sa tentative de construction d'un programme humaniste dans les conditions françaises.

Voici comment il décrit le lieu idéal pour l'éducation, à la fin de Gargantua :

« Tout l'édifice comportait six étages en comptant les caves sous terre; le second était voûté en anse de panier et tout le reste était plaqué de gypse des Flandres,

sculpté en culs-de-lampe; le toit, couvert d'ardoise fine, se terminait par un faîtage de plomb représentant de petits personnages et animaux, bien assortis et dorés.

Les gouttières saillaient du mur entre les croisées, peintes en diagonale d'or et d'azur, jusqu'à terre où elles aboutissaient à de grands chéneaux qui tous conduisaient à la rivière, en contrebas du logis.

Celui-ci était cent fois plus magnifique que Bonnavet, Chambord ou Chantilly, car il comptait neuf mille trois cent trente-deux appartements, chacun comportant arrière-chambre, cabinet, garde-robe, oratoire et vestibule donnant sur une grande salle. »

Dans cette même perspective, il y a un raffinement typiquement à la François Ier. On est alors loin de la simplicité épicurienne :

« Aux portes des appartements des dames, se tenaient les parfumeurs et les coiffeurs. Entre leurs mains passaient les hommes quand ils rendaient visite aux dames, et ils pourvoaient chaque matin les chambres des dames d'eau de rose, d'eau de fleur d'oranger et d'eau de myrrhe; à chacune ils apportaient la précieuse cassolette, toute fumante de toute sorte de vapeurs aromatiques. »

Il y a même du « petit personnel », encore plus éloigné du genre de vie philosophe :

« Ne pensez pas qu'hommes et femmes perdissent de leur temps à se vêtir si élégamment ni à se parer si richement, car les maîtres des garde-robes tenaient chaque matin les habits tout prêts. Les femmes de chambre étaient si expertes qu'en un instant les dames étaient prêtes, habillées de pied en cap. »

#### XIV. Des citoyens aristocratiques

Tout comme chez More, Rabelais est prisonnier de son époque. Il ne peut pas appeler à une démocratie complète, c'est-à-dire en fait au socialisme, au communisme. Il n'y a pas encore la possibilité du matérialisme dialectique.

Il ne peut pas croire en le peuple. Voici ce qu'il dit sur le « peuple de Paris » :

« le peuple de Paris est tellement sot, tellement badaud et stupide de nature, qu'un bateleur, un porteur de reliquailles, un mulet avec ses clochettes, un vieilleux au milieu d'un carrefour, rassembleront plus de gens que ne le ferait un bon prédicateur évangélique. »

Le seul moyen pour Rabelais de mettre en avant une personne humaniste consciente, maîtrisant sa propre réalité, est ainsi de transposer cette personne en aristocrate.

L'humaniste qui a les moyens de décider et d'être tout un chacun ne peut pas encore exister à l'époque de Rabelais. Alors, il en fait une sorte d'aristocrate choisissant la raison et la culture. C'est une illusion, et c'est celle de François Ier, mais cela permet une affirmation de civilisation.

Voici comment Rabelais parle des gens bien nés, qui ne sont obligés à rien, et ainsi choisissent la culture, parce que c'est la meilleure chose à faire, de manière naturelle :

« Toute leur vie était régie non par des lois, des statuts ou des règles, mais selon leur volonté et leur libre arbitre.

Ils sortaient du lit quand bon leur semblait, buvaient, mangeaient, travaillaient, donnaient quand le désir leur en venait. Nul ne les éveillait, nul ne les obligeait à boire ni à manger, ni à faire quoi que ce soit. Ainsi en avait décidé Gargantua. Et toute leur règle tenait en cette clause

FAIS CE QUE VOUDRAS.

Parce que les gens libres, bien nés, bien éduqués, vivant en bonne société, ont naturellement un instinct, un aiguillon qu'ils appellent honneur et qui les pousse toujours à agir vertueusement et les éloigne du vice. »

Cela fait qu'inévitablement, Rabelais tombe dans le travers de l'élitisme, des « bonnes manières » : voici comment sont décrits les aristocrates – humanistes, bien loin du style populaire du début et de majorité de l'œuvre :

« Grâce à cette liberté, ils rivalisèrent d'efforts pour faire, tous, ce qu'ils voyaient plaire à un seul.

Si l'un ou l'une d'entre eux disait: "buvons", tous buvaient; si on disait: "jouons", tous jouaient; si on disait: "allons nous ébattre aux champs", tous y allaient. Si c'était pour chasser au vol ou à courre, les dames montées sur de belles haquenées, avec leur fier palefroi, portaient chacune sur leur poing joliment ganté un épervier, un lanier, un émerillon; les hommes portaient les autres oiseaux.

Ils étaient si bien éduqués qu'il n'y avait aucun ou aucune d'entre eux qui ne sût lire, écrire, chanter, jouer d'instruments de musique, parler cinq ou six langues et s'en servir pour composer en vers aussi bien qu'en prose.

Jamais on ne vit des chevaliers si preux, si nobles, si habiles à pied comme à cheval, si vigoureux, si vifs et maniant si bien toutes les armes, que ceux qui se trouvaient là. Jamais on ne vit des dames si élégantes, si mignonnes, moins ennuyeuses, plus habiles de leurs doigts à tirer l'aiguille et à s'adonner à toute activité convenant à une femme noble et libre, que celles qui étaient là. »

On comprend alors très bien que Rabelais a fait le choix programmatique de pousser

l'humanisme à soutenir le roi, contre le clergé, voire la religion, et voire l'aristocratie elle-même ; le roi devait porter l'universalisme, il devait faire passer à un nouveau cap.

Rabelais et François Ier représentent ainsi un moment important de l'histoire de France.

## 8. La morale d'une nouvelle époque

La morale de Rabelais se pose comme une série de vérités générales. C'est toute une série de préceptes que Rabelais veut par conséquent faire passer par l'averroïsme politique.

Déjà, il oppose le « style » de François Ier – avec le début d'un État national – à celui de Charles-Quint, empereur censé vouloir conquérir toujours plus de territoires :

« Le temps n'est plus de conquérir ainsi les royaumes en causant du tort à son prochain, à son frère chrétien. Imiter ainsi Hercule, Alexandre, Annibal, Scipion, César et autres conquérants antiques est incompatible avec le fait de professer l'Évangile, qui nous commande de garder, de sauver, de régir et d'administrer nos propres terres et non d'envahir celles des autres avec des intentions belliqueuses; ce que jadis les Sarrasins et les Barbares appelaient des prouesses, nous l'appelons maintenant brigandage et sauvagerie. »

Mettant en avant le roi comme permettant la base nationale, il appuie par conséquent la langue française. Il y a là toute l'importance d'un moment clef, marqué par la Pléiade également.

On lit dans l'œuvre de Rabelais :

« Mais bien qu'une telle journée se fût passée sans livres ni lectures, elle ne s'était pas écoulée sans profit. Car, dans le beau pré, ils récitaient par coeur quelques jolis vers des Géorgiques de Virgile, d'Hésiode, du Rustique de Politien,

composaient quelques plaisantes épigrammes en latin, puis les transposaient en langue française, en rondeaux et ballades. »

Cette culture française se pose directement comme universaliste, elle doit porter le fardeau de l'humanisme, en quelque sorte. Il est dit de l'abbaye finale, sorte de paradis des études :

« Depuis la tour Arctique jusqu'à la tour Glaciale régnaient les grandes bibliothèques de grec, latin, hébreu, français, italien et espagnol, réparties sur les différents étages, selon les langues. »

Le christianisme devient alors prétexte à une sorte de philosophie d'Aristote en mode « déiste », ce qui sera en fait bien évidemment la base du déisme que l'on retrouvera aux Lumières. Il y a une droite ligne depuis l'averroïsme politique des humanistes au déisme des Lumières.

Voici ce qu'on peut lire, là aussi dans un esprit très protestant :

« Mais je n'ai eu d'autre réponse de lui qu'inspirée par une volonté de défiance, et une prétention au droit de regard sur mes terres. Cela m'a convaincu que Dieu l'Éternel l'a abandonné à la gouverne de son libre arbitre et de sa raison privée. Sa conduite ne peut qu'être mauvaise si elle n'est continuellement éclairée par la grâce de Dieu qui me l'a envoyé ici sous de mauvais auspices pour le maintenir dans le sentiment du devoir et l'amener à la réflexion. »

Lorsque le conquérant fait face à ses critiques, il doit recevoir une volée de bois vert morale, dans cet esprit moraliste chrétien :

« "De quelle rage es-tu donc pris à présent, toute alliance brisée, toute amitié foulée aux pieds, tout droit violé, pour envahir ses terres avec des intentions

belliqueuses sans avoir été en rien lésé, bravé ou provoqué par lui ou les siens? Où est la foi? Où est la loi? Où est la raison? Où est l'humanité? Où est la crainte de Dieu? Prétends-tu que ces outrages puissent être cachés aux esprits éternels et au Dieu souverain, le juste rémunérateur de nos entreprises? Si tu le prétends, tu te trompes, car toutes choses doivent tomber sous le coup de sa justice.

Est-ce un destin marqué par la fatalité ou quelque influence astrale qui voudrait mettre fin à ton bien-être et à ta quiétude? C'est ainsi que toutes choses ont un aboutissement et un point d'équilibre et, quand elles sont parvenues à leur apogée, elles s'effondrent, ce sont des ruines, car elles ne peuvent se maintenir plus longtemps dans un tel état. C'est le sort de ceux qui ne peuvent modérer par la raison et le sens de la mesure leur bonne fortune et leur prospérité. »

Ce qui n'empêche pas Rabelais de mettre en avant l'aristotélisme :

« - Pourquoi, dit Gargantua, Frère Jean a-t-il un si beau nez?

- Parce que Dieu l'a voulu ainsi, dit Grandgousier. Il nous donne forme et fonction selon son divin arbitre, comme fait un potier qui modèle ses vases. »

Voire de mettre ouvertement en avant le matérialisme, se débarrassant de la religion, comme ici lors d'un affrontement armé :

« pendant que celui-ci se couvrait en haut, il lui tailla d'un seul coup l'estomac, le côlon et la moitié du foie, ce qui le fit tomber sur le sol, et il rendit en tombant plus de quatre potées de soupe, et l'âme mêlée à la soupe. »

Et ainsi de mettre en avant l'humanisme en tant que généralisation des connaissances...

« Gargantua ne leur fit pas d'autre mal que de les préposer à serrer les presses de son imprimerie récemment fondée. »

... et en symbiose avec la Nature :

« Toutes les salles, les chambres et les cabinets étaient tapissés de façon diverse suivant la saison de l'année. »

Cette morale est évidemment prisonnière de son époque, Rabelais a dû tendre vers le roi et non vers les masses. Cela se ressent dans son orientation finale vers une sorte de chevalerie philosophe. Mais aussi et surtout pour nous, communistes, dans son interprétation des masses.

Celles-ci sont passives, incapables de réaliser l'histoire. C'est exactement pour cette raison que Rabelais, qui se dirige vers les masses, tombe dans le travers de présenter des gluttonneries farfelues, totalement éloignées de la compassion envers les êtres vivants caractérisant l'épicurisme.

En voici un exemple :

« Cela dit, on prépara le souper et en supplément on fit rôtir seize bœufs, trois génisses, trente-deux veaux, soixante trois chevreaux de l'été, quatre-vingt-quinze moutons, trois cents cochons de lait au beau jus de raisin, deux cent vingt perdrix, sept cents bécasses, quatre cents chapons du Lousdunois et de la Cornouaille, six mille poulets et autant de pigeons, six cents gélinottes, quatorze cents chaponneaux.

Pour la venaison, on ne put s'en procurer aussi rapidement, à part onze sangliers qu'envoya l'abbé de Turpenay, dix huit bêtes rousses que donna le seigneur de Grandmont et aussi cent quarante faisans qu'envoya le seigneur des Essarts, plus quelques douzaines de ramiers, d'oiseaux de rivière, de sarcelles, de butors, de courlis, de pluviers, de francolins, de bernaches cravants, de chevaliers

gambettes, de vanneaux, de tadornes, de spatules, de hérons, de héronneaux, de poules d'eau, d'aigrettes, de cigognes, de canepetières, de flamants orangés (ce sont des phénicoptères), de terrigoles, de dindes, avec force couscous et des potages en abondance. »

Rabelais a été un moment clef de l'histoire de France : il synthétise l'humanisme pour le remettre en les mains de François Ier, pavant la voie à l'absolutisme comme despotisme éclairé. Ce faisant, il abandonne son universalisme, ce qui amène la perte de la nature.

Les conséquences sur la culture française seront indéniablement énormes.

*Publié en juillet 2013*

*Illustration de la première page : portrait de Rabelais par Michel Lasnes (1590 - 1667)*